

## Notes sur l'Art (Musical) libre

SUITE ET FIN (1)

---

### Subventions et Conservatoire

---

#### III

Quand la raison commande, l'argent est un bien, *Animo imperante, fit bonum pecunia*, nous dit narquoisement le vieux Publius Syrus. Parole profonde, que les commissions de tous les budgets devraient considérer et méditer, cependant qu'elles répandent avec munificence et dédain les pauvres petits sous des humbles contribuables à seule fin de perpétuer la routine ou d'obéir à la Politique.

Le budget des Beaux-Arts s'élève au total à quatorze millions à peu près. Je n'ai souci du chiffre exact, parce que je tiens les chiffres exacts pour faux comme des statistiques. M. Henry Maret, rapporteur bienveillant, vient d'en proclamer la nécessité en un style excellent, et de conclure que le progrès dans les Arts était la conséquence des palmarès, des concours, de l'Ecole de Rome, des subventions, des décorations, de l'Institut, toutes choses idoines à stimuler l'émulation chez les artistes, cette fameuse émulation dont on dit tant de bien sans vouloir reconnaître, en vrais philosophes, qu'elle n'est tout juste qu'une forme un peu débarbouillée de l'envie.

M. Maret trouve donc expédient que l'on entretienne, à l'administration centrale, un directeur, sept chefs et sept sous-chefs de bureau, plus 53 employés sans compter les domestiques.

Il faut que tout le monde vive. Il existe même un heureux citoyen qui, moyennant 7.500 francs par an, joue le *Commissaire du Gouvernement auprès des théâtres subventionnés* ! Les inspecteurs des Beaux-Arts touchent 16.000 francs, ceux des théâtres 16.800 francs et il leur est alloué, en sus, pour 12.000 francs de frais de tournées et de missions ! Heures de gens !

A ce propos, permettez-moi une réminiscence d'Outre-Manche. En cette Angleterre où j'aimerais vivre si mes habitudes ne me tenaient ici — ô la Tamise entre Maidenhead et Windsor ! — en cette Angleterre vraiment démocratique où l'administration est supérieure à la nôtre de mille coudées tout en coûtant bien moins cher, on voit que certaines hautes fonctions sont confiées, honorifiquement, à des personnes honnêtes et distinguées. Les fonctions ne sont plus alors un métier, un *modus vivendi* ou une source de profits : ce sont réellement des preuves de surclassement individuel, que chacun de ceux qui en sont favorisés se piquent de remplir le plus dignement possible.

J'admets qu'on paie un ingénieur, un architecte, un caissier, tout homme qui remplit une tâche matérielle utile, mais je trouverais élégant autant que pratique, de confier à des personnes aisées et de bon goût, les fonctions alors gratuites de directeur et d'inspecteur des Beaux-Arts. Ils seraient tout aussi intelligents que des fonctionnaires ou des littérateurs sur le retour, et ne commettraient pas plus d'injustices. Bien plus, dans leur souci de s'affirmer, ils chercheraient à créer des artistes en poussant des nouveaux venus, ne serait-ce que pour faire pièce aux arrivés !

Voilà donc, de ce chef, une économie sérieuse, d'où peut résulter un avantage pour les artistes. Nul inconvénient en tous cas !

---

(1) Voir les numéros des 1<sup>er</sup> et 15 novembre.

Les Conservatoires, avec leurs succursales, nous coûtent 446.200 francs. Pour la République, ce n'est pas cher, mais la besogne qu'on y fait est si médiocre que c'est quand même exorbitant.

Pour développer l'appareil phonateur de quelques jeunes gens parmi lesquels les succédanés de concierges en quête de vie facile coudoient hélas ! les inspirés sincères, pour rugir chez M. Mounet ou gâter du papier à musique chez M. Taudoux, c'est trop onéreux ! Enfin, je demande, pour mon humble part, la suppression des Conservatoires. Avec le demi-million qu'ils coûtent, on peut faire quelque chose de mieux. C'est à chercher.

On est généreux pour les théâtres subventionnés — 1.471.000 francs, mais pingre pour les concerts — 85.000 francs, Un peu de l'argent donné aux Conservatoires devrait alimenter les concerts, si utiles (lorsqu'ils sont bien dirigés), à la vulgarisation du Beau, à condition toutefois que les Kappelmeister ne soient pas des négociants, mais seulement d'honnêtes musiciens. C'est curieux comme les gens qui vivent de la musique ont généralement de mauvais procédés à son égard.

Le prix de Rome me paraît, pour les musiciens, une chose absurde. Rome n'est pas la ville musicale de l'Italie. L'Italie n'est point centralisée. Milan, Venise, Naples, ont des scènes réputées, et ce n'est pas à Rome que les gloires italiennes viennent se faire consacrer — Et puis l'Italie musicale, n'est-ce pas une vieille lune ?

Il n'est point mauvais d'enlever, pour quelques années, à un jeune artiste des préoccupations horribles et diminuantes du *struggle for life*, les préoccupations matérielles si puissantes qu'elles risquent de tuer ou de dégrader un talent, Donc, faites 4.000 francs de rente pendant 5 ans à un compositeur intéressant, et laissez-le aller où il veut, et faire ce qu'il veut. Le souci de sa gloire, le besoin d'arriver, l'orgueil, le pousseront, A quoi bon l'obligation *nuisible* d'un séjour à poste fixe et d'un envoi à échéance ? Le tout, parce qu'on aura confectionné une cantate, œuvre d'un genre hybride et discutable.

La cantate, l'horrible cantate, le cadre bête, idiot, que l'on impose au talent. Mais laissez-le donc tranquille, ce talent que vous cherchez à atrophier. Qu'on vous produise quelque chose de beau, en toute liberté — une symphonie, un acte d'opéra, un recueil de mélodies, de la musique de chambre — une cantate même, si quelqu'un est capable de couler son âme dans ce moule !

Mais pas de formes imposées, de grâce ! pas de frein, pas de contrainte !

Si vous viviez comme moi dans ce cadre de sublime simplicité qu'est la nature, vous comprendriez mieux la sereine simplicité de l'Art, expression de nos joies et de nos douleurs, preuve de la supériorité du genre Homo sur les Anthroïdes.

L'Art du compositeur, du chanteur, de l'exécutant, mais c'est tout bonnement une manifestation spontanée des sensations réelles d'un esprit oubliant la matérialité de l'existence pour un temps quelconque. Tout le reste n'est qu'industrie, donc chose méprisable et à laquelle il ne convient pas d'intéresser le public. Le Monsieur dont la vie est un processus partant de l'école pour arriver au Palais Mazarin me paraît aussi peu artiste que peut l'être un marchand de noix. Il s'est *mis dans la musique*. Il en a acquis la technique. Sa mémoire d'une gymnastique spéciale, plus le plagiat, ont pu lui donner les apparences du talent, et la réclame bien maniée lui offrira certainement la rubannerie et la passementerie dont se compose la gloire selon les contemporains. Je lui donnerais tout juste une patente, si je remplaçais M. Rouvier.

En ce qui concerne la musique, le Budget des Beaux-Arts ne me paraît pas indispensable. Sa suppression n'entraînerait aucune diminution de l'Art National, n'en doutez pas !

Pourtant, comme cette mesure radicale pourrait effaroucher quelques personnes timorées, il serait possible de se concilier leur approbation en appliquant les fonds :

1° à la subvention d'écoles libres où l'on enseignerait la composition et l'instrumentation.

2° à la subvention de concerts (à condition de surveiller l'emploi des fonds).

3° à la constitution de bourses de voyages ou de pensions quinquennales au profit de jeunes musiciens ayant montré de suffisantes aptitudes.

Cette disposition serait destinée à remplacer le prix de Rome. Il faudrait chercher le bon moyen de l'appliquer. On s'étonnera, ou s'indignera peut-être que les chanteurs et les comédiens ne soient pas mentionnés dans ce projet schématique de transformation du Budget des Beaux-Arts. La raison en est simple : ils sont trop. Puissent les difficultés du métier et l'absence d'appui officiel raréfier leurs rangs au point de ne laisser subsister parmi eux que les gens doués d'une vocation réelle, par application de ce principe qui nous paraît devoir être intangible : L'Art — et ce qui en dérive — n'est pas un métier. Ceux qui l'exercent, exercent un véritable sacerdoce, dont on doit écarter la simonie. Que ceux qui veulent gagner de l'argent fassent autre chose.

Je souhaite que quelques-uns les approuvent. En tous cas, il serait curieux peut-être de plébisciter sur ces questions. Pour moi, j'en résume les réponses en un seul mot : liberté !

Ainsi parla Brossard, rentier au Thinvault d'en Bas, dans le Perche, le bon Brossard qui, revenu des vanités de ce monde, aimait mieux le sourire naïf des enfants et le chant des nids au crépuscule que toutes les choses factices, en somme, dont il venait de disserter.

Jean MARCEL.



## REVUE DE LA PRESSE

### Wagner et Liszt

Dans le *Figaro*, notre collaborateur J. Sauerwein a consacré un bien intéressant article au « cas Wagner-Liszt », à l'autorité si rare et si profonde qui unit ces deux grands musiciens :

«..... Et ce qui fait cette union plus intéressante à étudier qu'aucune autre, c'est le rôle immense qu'elle a joué dans l'évolution wagnérienne et dans la création des chefs-d'œuvre qui marquent les étapes de cette évolution. Et pourtant, il est difficile d'admettre que l'esprit, puissamment original, d'un Wagner ait subi, à proprement parler une influence individuelle. Mais, dans la création d'une œuvre, il faut deux facteurs : la pensée et l'amour. La pensée, c'est l'œil clairvoyant qui, dans les contrées immenses de l'art encore à naître, sait discerner le point à viser, la terre encore inculte à défricher. L'amour, c'est la force magnétique qui pousse le créateur vers ce but, qui lui donne des ailes pour l'atteindre et qui, l'unissant mystérieusement à tous les efforts des artistes ses devanciers ou ses contemporains, va puiser dans l'évolution de l'art tout entier la confiance en soi-même et la puissance de féconder un sol nouveau. La pensée, c'est Wagner ; l'amour c'est Liszt.

Toute l'œuvre de Liszt est le symbole des tentatives désespérées d'une personnalité qui se cherche, sans parvenir à se trouver elle-même. C'est une suite de bonds et de galops effrénés, comme ceux du cheval sauvage du steppe hongrois, qui ne sait où il va, mais qui court en tous sens parce qu'il est fort et qu'il sent en lui l'impétueux besoin de se mouvoir et d'agir. Toute l'œuvre de Wagner est comme la marche vers le